



Tatiana de Rosnay

La romancière publie "A l'encre russe", l'histoire passionnante d'un écrivain à la recherche de son identité. Chaleureuse, elle vous captive en quelques mots.

Rencontre

J'ai retrouvé la passion d'écrire

Votre nouveau roman semble le plus personnel. C'était votre volonté ?

Nicolas Kolt, mon héros, est un auteur célèbre qui a vendu 30 millions de livres. J'en suis très loin, mais on pourrait dire que c'est moi, à 25 ans, en homme, avec la grosse tête que je n'ai pas prise après *Elle s'appelait Sarah* [best-seller traduit en 35 langues et adapté au cinéma]. Lorsque l'ouragan *Sarah* m'est tombé dessus, j'avais 45 ans. J'ai une vie de famille qui me porte ; mes enfants, mon mari, mes parents sont mon garde-fou. Kolt est seul et il est tombé dans le piège du succès. En fait ce livre, c'est un puzzle, une poupée russe, que je donne. Au lecteur de deviner ce qui est moi et ce qui ne l'est pas. C'est un jeu de piste avec une intrigue, un rebondissement et l'envie de divertir.

Il y a des points communs, dont la fidélité à son éditrice comme vous avec Héloïse d'Ormesson...

Oui, l'éditrice de Kolt ressemble à Héloïse. Je voulais parler de l'édition à travers les rapports auteur-éditeur, de la confiance accordée à la signature d'un manuscrit quand personne ne sait ce qui se passera avec ce bouquin. Les éditions Plon avaient refusé *Sarah*. J'avais des refus permanents et je n'y croyais plus. J'ai rencontré Héloïse en l'interviewant, et c'est parti comme ça. J'avais envie de montrer comment et pourquoi on reste fidèle à une editrice.

Est-il vrai que l'idée d'écrire « A l'encre russe » est née à la suite d'un problème de passeport ?

Oui. Je devais partir sur le tournage de *Elle s'appelait Sarah*. Je n'avais jamais eu de problème pour obtenir une pièce d'identité ou la renouveler. Je suis née en France, d'un père franco-russe mauricien né à l'île Maurice et d'une mère britannique née à Rome. Et voilà qu'à la mairie du 14^e à Paris, on me dit : « Vos parents sont nés à l'étranger. Même s'ils sont français, vous devez prouver que vous êtes française. Allez au pôle de la nationalité française. » C'est arrivé à plein de gens. J'ai donc vécu toutes les mésaventures de Nicolas Kolt. J'ai demandé les extraits d'actes de naissance, de mariage du côté paternel. C'est là que j'ai vu l'extrait d'acte de naissance de ma grand-mère, écrit en russe. Elle était née à Petrograd. Je l'adorais ! Bien sûr, le secret de famille de Kolt n'est pas le mien. Mais la graine a été plantée au moment où j'ai dû prouver que j'étais française.

Vous avez aussi voulu expliquer le processus d'écriture chez un écrivain...

En transposant mon histoire, j'avais envie de montrer à mes lecteurs ce que nous, les romanciers, savons faire. Nous utilisons

une vérité, une émotion, et en faisons une histoire. J'aurais pu m'exprimer en mon nom comme Delphine de Vigan, publier un livre très personnel sur ma famille russe ou sur mon oncle Arnaud de Rosnay [homme aux multiples talents, il a disparu en 1984 en tentant de rallier la Chine depuis Taïwan sur une planche à voile]. Je pense qu'on comprend comment mon héros a écrit son premier livre et comment il fera le suivant en affrontant, enfin, son secret de famille. Alors peut-être que moi aussi, un jour, j'écrirai un roman plus personnel...

La famille nourrit cependant tous vos livres...

J'ai une famille romanesque qui m'inspire. Ce roman est aussi dédié à Arnaud. Théodore Duhamel, le père de mon héros, lui ressemble comme deux gouttes d'eau. J'avais envie de parler de lui, de lui rendre hommage sans dire son nom. C'est douloureux de parler de quelqu'un dont le corps n'a jamais été retrouvé. Je n'avais que 21 ans quand ce personnage solaire, ce Gatsby, a disparu. C'est terrible de ne pas savoir ce qu'il est devenu. Il a été officiellement déclaré mort, il a une tombe, mais il n'est pas dedans. C'est très douloureux.

Vous êtes partie sur les traces de votre grand-mère, à Saint-Petersbourg ?

Je suis allée sur sa tombe et toute ma famille m'attendait là-bas, c'était magnifique. Mon mari, Nicolas, m'accompagnait. Je cherchais un prénom russe pour mon héros et c'est drôle, car il porte celui de l'homme de ma vie, qui a trouvé le titre du livre. Vous voyez, c'est encore une histoire de famille !

Votre mari est votre premier lecteur ?

Oui, mais c'est difficile pour lui parce qu'il n'est pas anglophone et que j'écris en anglais. Si c'est délicat d'avoir un écrivain dans la famille – nous sommes des petits vampires –, mon mari a l'habitude. Il sait comment je transpose et ça l'amuse de deviner des choses que lui seul peut voir.

Comment écrivez-vous ?

J'ai rédigé *A l'encre russe* à la main. Je l'avais aussi fait pour me mettre dans l'ambiance du XIX^e siècle avec *Rose*, mon précédent roman. J'ai retrouvé le plaisir d'écrire à la main. Dans ma chambre de bonne, je n'ai pas de réseau Internet et je mets des boules Quies. On le voit dans mon livre, le premier danger pour un écrivain actuel est d'être esclave des réseaux sociaux. Le positif est qu'on peut correspondre de façon rapide et efficace avec ses lecteurs dans le monde entier. C'est le propre d'un écrivain populaire de créer un lien avec son lecteur.

Vous avez été initiée jeune à ces techniques par votre père, Joël de Rosnay, un scientifique...

Je lui dois beaucoup, il m'a appris à communiquer, à donner des conférences aux Etats-Unis, parfois devant des milliers de personnes, pour parler de mes livres. A présent, je suis sa professeure sur Facebook et Tweeter, et bientôt pour Instagram, je l'espère. Il m'appelle Miss Tweet !

Pourquoi utilisez-vous l'anglais depuis « Sarah » ?

J'ai deux langues maternelles, l'anglais et le français. J'ai commencé à écrire des romans à 11 ans : j'employais l'anglais parce que j'écrivais pour ma mère, c'était un cadeau. Elle m'a beaucoup encouragée. Tout ce que j'ai produit entre 11 et 25 ans, les quinze romans pour ma famille, pour moi, qui sont dans ma cave, sont en anglais. Un jour, j'ai rencontré Nicolas, un Français. Je l'ai épousé et ai eu l'idée d'un roman en français pour lui et mon père, à qui je parle en français. C'était *l'Appartement témoin*. Pour *Sarah*, j'ai eu besoin de me réfugier dans l'anglais afin de prendre de la distance avec ma partie française. Je ne pouvais recourir au français, c'était une histoire française trop sombre. C'est Héloïse d'Ormesson qui m'a dit : « Vous devriez réécrire en anglais ; visiblement, il y a des émotions qui sortent chez vous en anglais. » J'ai utilisé cette langue pour *Boomerang*, puis pour *Rose* et maintenant pour *A l'encre russe*. Mais si un jour j'écris sur Arnaud, je le ferai en français. **J'ai le sentiment qu'« A l'encre russe » va occuper une place à part dans votre carrière ?**

Ce roman a été le plus compliqué à écrire de ma vie, mais le plus jouissif. J'ai retrouvé la passion d'écrire que j'avais petite fille et, surtout, le désir absolu de divertir mon lectorat, de le mener par le bout du nez et de lui dire : ça, c'est ce que tu crois, mais tu vas voir.

Subissez-vous une pression particulière quand vous sortez un roman ?

Toute ma vie, je serai celle qui a écrit *Elle s'appelait Sarah*. J'ai fait de la place pour *Sarah* dans ma vie, elle est mon troisième enfant. La pression la plus difficile a été liée à *Boomerang* : c'était le premier livre après *Sarah* et j'ai eu peur. Or il a eu une très belle carrière. *Rose*, qui est très différent, a connu un joli succès aussi. Je ne suis pas devenue une auteure-produit comme Nicolas Kolt, parce que j'ai trouvé mes lecteurs. Mais je vous mentirais si je vous disais que je n'ai pas envie que mon livre plaise !

Propos recueillis par Anne Michelet

A l'encre russe, de Tatiana de Rosnay, Héloïse d'Ormesson.